

Pensée Mouffe et Laclau, sens et contre sens : 2^{ème} manche

Je crois que, pour avoir un débat sincère, il est important de savoir d'où je parle. Ma responsabilité au PCF est un éclairage. Il marque mon engagement politique, ma prise de parti. Je rajouterai qu'outre ma participation et mon enrichissement à l'intellectuel collectif communiste, mes propres réflexions et analyses se sont enrichies dans les lectures de Marx, Lukas, Gramsci et dans la tentative permanente de faire dialoguer les pensées de Paul Boccara et Lucien Sève.

Je suis d'ailleurs plongé dans la lecture du 4^{ème} tome de « penser avec Marx aujourd'hui ».

C'est donc avec une certaine douleur intellectuelle que je me suis replongé dans la lecture de la pensée populiste de gauche.

Pour l'essentiel, mon propos s'appuie sur le livre « Construire un peuple » livre de dialogue entre Chantal Mouffe et Inigo Errejon (resp de Podemos) et sur la lecture critique qu'a établi Isabelle Garo dans « Communisme et stratégie ». Mon développement reprend pour l'essentiel ce que j'avais produit il y a 2 ans, enrichi de quelques paragraphes.

I. Un apport original

1. Aux origines :

Cela fait 30 ans qu'Hégémonie et socialisme (1985) est paru, je pense qu'on ne peut évoquer la construction intellectuelle sans la remettre dans son contexte. En premier lieu, en ce début des années 80, on constate un véritable reflux des progressistes et particulièrement du courant marxiste. Ce que l'on appelle aujourd'hui la crise des années « 80 » pour la pensée de Marx.

- Développement des dictatures en Amérique du sud
- Echec du programme commun en France, transition démocratique en Espagne, frein dans le contenu de la révolution des œillets.

- Contre-offensive libérale en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis

Ce contexte historique ne peut être négligé et met en valeur les échecs des forces progressistes, qu'elles soient réformistes ou révolutionnaires.

La source du populisme, c'est d'abord ce contexte, cette incapacité des gauches de renouveler leur pensées et leurs pratiques, dans une phase d'offensive libérale.

C'est donc initialement une critique qui est faite du marxisme, du moins d'un certain marxisme.

La critique qu'ils en font est d'ailleurs en partie justifiée, notamment en pointant les aspects mécanistes et économicistes qui peuvent prédominer, notamment dans les partis qui s'en revendiquent.

2. Critique de la pensée libérale :

C'est à mon sens un des développements les plus intéressants de leur production. Ils tendent à montrer comment s'impose un consensus politique étouffant le débat et surtout niant, les réalités de ce que vit au quotidien la population.

L'analyse que fait Mouffe du glissement des forces sociales-démocrates vers une gestion libérale - on pourrait même dire une gouvernance - est à ce titre fort intéressante. Elle y décortique une pensée réductrice qui tend à réduire les débats, à prolonger les dominations et à assoir l'hégémonie d'un bloc. Elle y voit une raison essentielle de la montée des extrême-droites, illustrant son propos avec la France ou l'Autriche.

3. Une critique du marxisme :

Du moins devrait-on dire d'un marxisme, et c'est là, à mon sens, que la pensée est un peu figée. Mais j'y reviendrais. Dans sa critique, il ne pointe que la vision mécaniste, économiciste, essentialiste (terme que je conteste d'ailleurs), ne permet pas, ou n'a pas permis de voir les luttes qui se faisaient jour, que ce soit celle de l'émancipation des femmes, les luttes écologiques ou de dominés comme les lgbt ou les minorités culturelles et ethniques. C'est une critique juste et pertinente d'un marxisme réducteur, ne percevant pas l'ensemble des dominations, des aliénations existantes, ne regardant tout que par le prisme de luttes des classes.

En ce sens, le populisme tend à répondre à cette question qui vise à rassembler les luttes existantes en leur donnant un sens commun. Sur cet aspect, le populisme peut apparaître comme opérant.

On ne peut nier, comme l'a développé Bernard dans son intro, une vraie novation théorique, qui n'a pu qu'être effleurée en intro, faite de la sédimentation de plusieurs pensées, avec des sources, autant le dire, très éclectiques. Une vraie volonté de répondre aux défis politiques posés par la période.

II. Des sources contestables aux développements qui font débat.

Des sources d'inspiration et de créations théoriques peuvent être variées, diverses, et on peut, à partir d'apports scientifiques et théoriques venant d'adversaires, construire une pensée cohérente.

Le meilleur exemple qui soit en la matière est bien évidemment Marx, qui a su saisir ce qu'il y avait de plus riche chez d'autres mais pour y donner un autre contenu, pour en retourner la visée intellectuelle.

Donc, mon débat n'est pas tant les sources de Laclau et Mouffe que leur utilisation.

Avec Schmitt et Freud, ce sont deux personnages différents aux visions du monde opposées, Laclau/ Mouffe vont chercher chez l'un la polarité amis-ennemis et chez l'autre les relations sociales libidineuses (Eros-Thanatos).

Sans rentrer dans le détail de la pensée, ils ont en commun l'un et l'autre, malgré des œuvres fort différentes, d'avoir étudié Hobbes et d'en retenir quelques leçons.

Or, ce qui fait le commun de cette pensée, c'est que l'homme aurait un fond « mauvais », une nature invariante.

Ce qui n'est pas sans poser quelques questions anthropologiques.

1. Schmitt :

Le développement amis/ennemis, qui se transforme en « eux contre nous » pose des questions, puisqu'il est d'abord et avant tout utilisé pour aider à la construction d'un peuple. Et c'est là, me semble-t-il, qu'il y a un nœud et un profond débat dont le mouvement progressiste doit s'emparer.

En effet, l'analyse est faite que pour construire un « nous », il faut un « eux », ce qui s'inscrit dans la vision agoniste de la politique. Tous les événements politiques sont analysés à partir de cette grille de lecture.

Or, l'histoire montre un processus plus complexe, et j'aurai même tendance à penser que pointer le « eux » n'est pas en soi suffisant à la construction d'une identité, voire très réducteur.

Nous ne pouvons penser les grands mouvements de luttes, en France par exemple, en se limitant aux « eux » et aux « nous », pas plus d'ailleurs qu'à une simple prise de conscience de la classe ouvrière et de sa force. Je pense pour ma part qu'il serait très réducteur (je suis gentil) de faire cela. Nous ne pouvons négliger la force d'un investissement collectif dans un projet commun. Nous ne pouvons expliquer « 36 » avec le « eux » et le « nous », même s'il est présent avec les 200 familles. Nous ne pouvons expliquer la force mobilisatrice de l'espérance dans le socialisme, le communisme avec, à cette époque, le souffle prégnant de la révolution d'octobre. De ce fait, je pense que le projet émancipateur, la visée émancipatrice est celle qui donne tout son souffle à la construction identitaire.

En ce sens, cela ne veut pas dire que le eux/nous n'est pas opérant, mais il n'a pas la force de la visée, voire peut porter en lui certaines dérives. Il peut être utile intégré dans une visée, avec la volonté de dépasser cet antagonisme.

2. Freud :

Je serai plus bref, d'abord pour des raisons d'outils théoriques. Je l'ai évoqué, cette dimension de l'œuvre de Freud pose d'immenses débats, c'est notamment dans « malaise dans la civilisation » qu'il la développe. Cela relève de la pulsion suicidaire, auto destructrice de l'homme qui, par le processus éducatif, se retourne en violence vers autrui. Ce qui amène Freud à partir d'un constat clinique. Il en conclut « qu'il y a une tendance à l'agression que nous pouvons déceler en nous-même et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui. (...) Elle constitue le facteur principal de perturbation de nos rapports avec notre prochain. » On touche à mon sens, et dans l'immense travail

que représente l'œuvre de Freud, à une de ses limites, qui explique aussi certaines difficultés de la psychanalyse aujourd'hui. Or, une des limites c'est celle d'analyser les individus hors de leur contexte social, culturel, de reproduction matérielle. Dit autrement, limiter la biographie individuelle au seul parcours personnel fait disparaître ce qui peut faire système dans la construction biographique d'un individu.

Chantal Mouffe s'appuie sur des apports théoriques pour développer sa conception d'agonisme, c'est à dire d'une régulation politique entre adversaires.

III. Une pensée sans Marx

Je l'ai évoqué tout à l'heure, Mouffe et Laclau ont construit une critique du Marxisme à bien des égards justifiée. Celle-ci se fait avec une connaissance indéniable d'auteurs tel que Rosa Luxembourg, Lénine, Trotsky, Bernstein, Gramsci...

Cependant, à la lecture de « construire un peuple », on peut émettre un doute sur la connaissance, non du marxisme, mais de la pensée de Marx.

J'avancerai même que, plus qu'un post-marxisme, c'est d'abord une pensée sans Marx et ses apports théoriques majeurs, et sans les apports conséquents qui ont été apportés depuis les années « 70 », alors même que Laclau a eu connaissance de l'œuvre d'Althusser. Mais ceci explique peut-être cela.

Antagonisme

Je reviens sur ce concept parce qu'il est prégnant dans la pensée de Laclau/Mouffe. Il nourrit la vision dissociative que Laclau/Mouffe ont de la politique. Il revient en permanence dans leur élaboration théorique et aide à la construction de l'agonisme.

Le politique serait constitué donc d'antagonismes qui seraient indépassables. Je tiens à préciser ici que je ne parle pas de la société mais de la politique, une nuance qui a son importance.

Dans sa critique du marxisme, Mouffe concède aux marxistes de reconnaître les antagonismes...

Mais toutes les oppositions sont catégorisées comme antagonistes. Ce qui n'est pas sans poser un problème philosophique, mais aussi dans l'analyse concrète de la société et de notre capacité à la transformer.

En effet, le vocabulaire de Marx est fortement marqué par un de ces aspects de la dialectique, qui a valu de longs débats dans le mouvement marxiste au cours des années « 60 » notamment à partir des écrits de Mao Tse Tong.

Mais mettre de l'antagonisme partout est à mon sens réducteur. Les outils théoriques fournis par Marx permettent de mieux appréhender le réel, mais surtout de mieux envisager sa transformation.

La pensée dialectique de Marx est riche de catégories, essentielles à son développement théorique, qu'on ne peut limiter au seul antagonisme

Je pense que différencier, par exemple, ce qui relève de la contradiction et ce qui relève de l'antagonisme est fondamental. Dans la suite de Marx, Lucien Sève apporte un éclairage riche.

L'antagonisme relevant d'une opposition irréconciliable qui entraîne la disparition d'un des deux termes, alors que la contradiction relève d'une opposition réconciliable.

Cela ouvre des champs de réflexions et d'actions beaucoup plus riches, permet une créativité politique plus féconde que le simple antagonisme de Mouffe/Laclau.

Bien commun :

Le surinvestissement du discours par les deux auteurs les amène aux frontières du postmodernisme, et les fait à mon sens basculer dans un idéalisme.

Afin de justifier mon propos cette phrase de Chantal Mouffe dans « Construire un Peuple » :

« C'est pourquoi la lutte collective exige de se référer au bien commun, tout en reconnaissant, en même temps que cela n'existe pas « le » bien commun. »

Je la trouve, à mon sens explicite de la pensée de Mouffe et Laclau. Ici le bien commun n'est pas une réalité objective, mais un élément du discours pour fédérer le peuple.

Or l'intérêt général humain existe et cela ne relève pas du simple discours comme le développe Chantal Mouffe, mais relève des antagonismes qui se développent dans la société, avec la nouvelle phase de développement du capitalisme.

Je m'en tiendrais à un exemple, celui de l'écologie.

La dégradation de notre écosystème est un fait avéré : réchauffement climatique, réduction dramatique de la biodiversité, détérioration des sols... je pourrais multiplier les exemples. Tout cela ne relève pas du simple discours, mais de la réalité.

Dire qu'il faut changer de développement ne renvoie donc pas au discours mais à une nécessité concrète.

Pour ma part, à partir de cet exemple que j'aurai pu illustrer aussi avec la question du travail et l'antagonisme de classe, j'ai un profond désaccord avec Mouffe/ Laclau.

Le réel importe peu dans la théorie du populisme et le discours prime avant tout.

Or, si j'ai une conviction, c'est que le discours, l'action, les pratiques politiques doivent d'abord et avant tout se construire à partir du réel, des expériences collectives et intimes.

Dès lors, il faut essayer de le comprendre, d'en appréhender la complexité, les contradictions, les procès qui sont à l'œuvre.

Dans la pensée de Mouffe/ Laclau il y a un surinvestissement du discours politique, au détriment d'autres activités humaines, ce qui n'est pas sans poser des questions et des contradictions.

La question économique

Si je partage la critique qu'ils font d'une vision economiciste et mécaniste d'un marxisme orthodoxe, cela ne peut se traduire par une absence d'analyse, à minima, des conditions économiques d'une époque.

En premier parce que la critique élaborée est à bien des égards justifiée si on se réfère à la pensée figée qui fut celle du marxisme des années « 50 ».

Mais c'est faire bien peu de cas d'abord de la pensée de Marx, qui ne peut se résumer à son interprétation de la deuxième internationale (Kautsky), ni à celle ossifiée et réductrice du stalinisme.

D'autre part, cette pensée a connu un profond renouvellement et ce, depuis le milieu des années 60. Je citerai en vrac : Althusser, Boccara, Sève, Poulantzas, Harvey, Bensaïd, Bidet, Garo... Ce sont là des auteurs que je maîtrise mais cela ne rend pas compte de l'ensemble du renouvellement de la pensée autour de Marx.

Donc, réduire la pensée de Marx à un économisme relève soit de la méconnaissance de l'œuvre, soit de la supercherie.

Mais oblitérer tout l'apport de Marx, puis de penseurs marxistes ou marxien, pose des questions tout aussi profondes.

Il y a dans la théorie Mouffe/ Laclau quelque chose d'intemporel et, entre parenthèses, d'impartial, qui entraîne quelques difficultés en termes de traduction et d'action politique.

La critique sévère du marxisme a conduit à abandonner des éléments qui entrent en contradiction avec le populisme.

Le capitalisme est quasi absent, pour ne pas dire inexistant, du vocabulaire sinon pour faire la critique des marxistes. Seul le libéralisme est conservé.

Il y a une cohérence certaine à cet abandon théorique. En effet, en mettant de côté l'articulation capitalisme-libéralisme, on met de côté ce qui fait système.

En s'affranchissant de cette dimension, à mon sens essentielle, cela donne la pleine puissance à la construction du « eux » et du « nous ». Or, entrant dans une analyse systémique, cette opération politique devient à mon sens inopérante.

Elle ne prend pas en compte la complexité d'un système, seulement la simple domination d'une oligarchie sur la planète.

Elle rend très peu compte justement de toute la dimension hégémonique (en reprenant le vocabulaire gramscien), de la construction du bloc historique, mais également du consentement ou non de la population.

Laclau pousse plus loin la pensée que ne le fait Mouffe, du moins dans le discours, en effet, puisqu'il dénie l'existence même du capitalisme, qui pour lui ne relève que de la construction théorique, d'un idéalisme de Marx.

Pas de mode de production, pas de rapport de production, pas de travail-marchandise, ni de plus-value ou survaleur.

Se pose alors la question du pourquoi des crises économiques ? Des raisons qui poussent à élaborer les lois travail I et II, de la réforme des retraites actuelles ?

Cette déconstruction de la dimension économique et sociale permet alors de construire un discours sans contingences matérielles et historique.

Cette déconstruction est essentielle à la justification d'un développement théorique qui, bien évidemment, s'affranchit de tout matérialisme mais, plus grave encore à mon sens, sort du domaine de la rationalité pour emprunter le chemin escarpé et glissant des passions et de la manipulation.

En ce sens, la pensée de Laclau et Mouffe aurait toute sa place dans l'œuvre de Lukas : la destruction de la raison.

Une vision étatiste de la transformation :

Enfin dernière critique, qui vient s'articuler avec les autres, est celle du surinvestissement du champ institutionnel.

Là aussi, je partage la critique qu'ils émettent, et plus particulièrement Mouffe dans « Construire un peuple », d'une vision mécaniste qui voudrait que, pour changer la société, il faudrait d'abord accumuler des expériences sociales et ensuite prendre le pouvoir. C'est une critique qu'elle développe notamment à partir de son expérience de l'extrême-gauche anglaise.

Cependant, à l'inverse, chez Mouffe et Laclau, c'est l'institutionnel qui est central, en faisant référence à la guerre de position de Gramsci. Concept opérant s'il en est du penseur marxiste italien.

Or, il me semble qu'après 150 ans d'expérience du mouvement ouvrier et progressiste, nous avons besoin de sortir de cette dichotomie entre le champ social et le champ institutionnel. Il y a, au contraire, besoin d'une articulation plus forte entre ces deux dimensions, en construisant un rapport non contradictoire, mais coopératif.

La pensée de Mouffe et Laclau est complexe et évolutive. Elle a le mérite de faire une critique sans concession de la politique libérale, tout en pointant les manques d'un certain marxisme.

Cependant, le substrat philosophique n'est pas sans poser de questions à ceux qui mènent le combat pour l'émancipation. Si on peut reprocher aux marxistes d'avoir surinvesti le combat de classe au détriment d'autres luttes, on peut dire sans conteste qu'il est profondément sous-estimé chez ces deux auteurs, la faute à une vision figée de ce combat, sans voir dans quelle mesure celui-ci a pénétré de nombreuses activités humaines.

La vision émancipatrice qu'ils portent en devient réductrice, limitée, ne contenant pas le souffle du dépassement de cet antagonisme fondamental.

Il n'en demeure pas moins que leur œuvre a le mérite de poser la question fondamentale de la stratégie et pointe les défaillances du mouvement progressiste. Pour ma part, je la prends comme une invitation au travail théorique, à l'expérimentation, à une novation nécessaire pour enclencher un mouvement d'émancipation. Pour conclure, et c'est une invitation pour les communistes à s'emparer de ce qui est leur patrimoine intellectuel, je pense notamment à l'œuvre majeure de Paul Boccara, qui vient de nous quitter, et à celle de Lucien Sève. Prendre leurs pensées comme vivantes et les faire dialoguer, et faire du communisme une urgence pour répondre au nécessaire besoin de développement de l'humanité.